

FEBRUARY, 1925

up late - SC call - SC at Taormina -
SUN. ^{cares}
1 Times Sq. Double-R, back to -
SC leave - read - book gifts -
out to Tiffany - back & read - Return

1925-2025

UN AN AVEC HOWARD PHILLIPS LOVECRAFT

#32 | 1^{ER} FÉVRIER 1925

Le dimanche 1er, je me suis levé tard, j'ai attendu Kirk et Loveman, et je suis parti avec eux dans ce délicieux restaurant italien situé à trois blocs de chez moi, le Taormina, Clinton St. Après avoir festoyé, nous avons descendu la ville jusqu'à Times Square où nous avons déambuler avant de s'installer pour une séance au café Double-R, dans la 44ème rue, dont l'atmosphère nicotinée est extrêmement chère aux âmes esthétiques de Kleiner, Loveman, et Kirk. Cela a poussé Loveman à écrire un poème sur un coin de table, sur un bout de papier que Kirk lui avait prêté.

En parlant de vers, nous avons découvert un *vrai* morceau de Dunsany dans le supplément du dimanche :

*Dans un rêve, j'avais dû partir,
Dans un rêve en dormant vite,
Pour une ville de toujours inconnue,
Pour un pays qui ne pouvait durer.
Et ces récits que j'en rapporte
Je les offre à vos villes folles d'être enfumées
Afin qu'un rêve ramené de cieux impensés
Puisse se mêler à votre propre rêve.
Edward John Moreton Drax Plunkett,
XVII^e Baron Dunsany.*

Après le Double-R, nous sommes retournés dans la chambre de Kirk, Loveman disparut à une heure indéterminée, & moi aidant Georgius à ranger ses livres. Mon travail fut bien récompensé, car avec sa générosité insouciante, il insista pour m'offrir pas moins de quatre spécimens de choix — *Histoire sans nom* de Barbey d'Aurevilly, traduit par Edgar Saltus, *The Line of Love*, de James Branch Cabell, *City Block*, de Waldo Frank, et *Daedalus*, de J. B. S. Haldane — tous des livres neufs provenant de son stock ! Puis petit tour à la cafétéria, avant de retourner lire chacun chez soi.



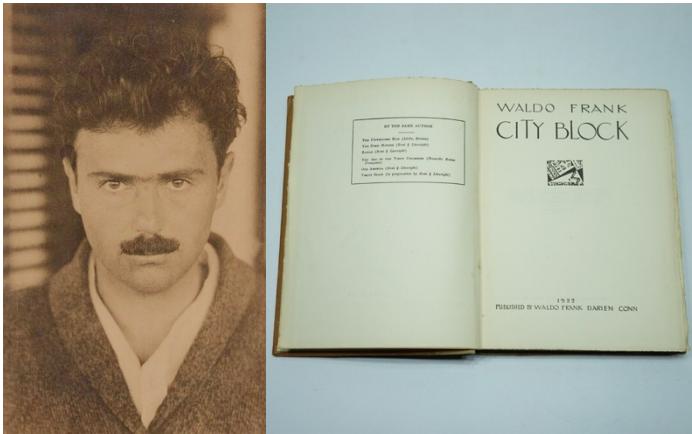
Brooklyn, circa 1925.

[1925, dimanche 1er février]

Up late — GK call — SL ar. — Canes — Taormina — Times Sq. Double-R, back to GK — SL leave — read — book gifts — out to Tiffany — back & read — Retire.

Levé tard. Visite de Kirk. Loveman m'apporte cannes au Taormina. À Times Square au Double R, puis retour chez Kirk. Départ Loveman. Lecture. Kirk m'offre des livres. On passe au Tiffany. Retour et lecture. Extinction.

Dans chaque plan de ses chambres successives, que Lovecraft envoie à ses amis, il y a là où il range ses cannes. Pourtant, on ne le voit pas avec des cannes sur les photos, et, grand marcheur, elles le gêneraient plutôt qu'autre chose. Il ne semble pas non plus s'encombrer de canne, plus tard, dans ses incessants voyages en autobus, de Québec jusqu'à la Floride ? Une image de soi qui vous renforce dans l'idée que, si vous êtes un auteur comme ceux du siècle d'avant, ou même du XVIII^e siècle, il vous faut des cannes, et donc il a une collection de cannes. Dans le journal, la mort d'un écrivain de Floride dont je ne savais pas même l'existence : George W Cable. On est en 1925, dans ces fonds de Mississippi, Faulkner est en train d'écrire. Quant à la vie littéraire dont fait état le supplément littéraire du *New York Times*, George W Cable en fait partie, jusque dans sa rubrique nécrologique — Lovecraft non. Et étonnez-vous que la littérature américaine mette si peu de frontières entre l'écriture journalistique et l'écriture littéraire, et nous tant. Puis aujourd'hui, pour marquer l'ouverture du mois de février, retour à un document qui nous emmène de plain-pied dans le grand flux de la correspondance de Lovecraft : datée du 18 mai 1722, une lettre à Maurice W. Moe, qui habite Appleton, dans le Wisconsin, où il reprend quasiment heure par heure sa toute première venue à New York. On y découvrira de tout près Loveman qu'on connaît déjà, Morton qui va être un repère important, et l'appartement des Belknap Long. Mais surtout, la ville. L'exploration, les métros, les panoramas, les « grattes-nuages » pilotés par Kleiner. Et c'est aussi pour moi prendre date : le racisme de Lovecraft (quand il parle de Morton, un des premiers militants pour l'égalité des races aux USA), son antisémitisme, pas question d'étouffer le dossier pour l'affection qu'on peut avoir aux tribulations des « Boys » et leur amour pour la littérature (attention, il ne s'agit pas d'une traduction, rien qu'une transcription que je compte peaufiner à mesure de l'avancée du projet). C'est long ? Dites-vous bien que de telles lettres ne sont, pour Lovecraft, qu'une longueur moyenne.



Waldo Frank (1889-1967), quelques mois de plus que Lovecraft et écrivain du monde social, anti-militariste en 1917, activiste politique durant la Grande Dépression, proche des communistes (il rencontre Trotsky et Staline), traduit et massivement vendu en Amérique latine, écrivant l'éloge de Simon Bolivar, et son City Block traduit chez Gallimard dès 1927 : de bout en bout un anti-modèle pour Lovecraft ? Lequel mentionne aussi Frank dans une lettre à Clark Aston-Smith en 1929, après sa lecture de The Chalk Face : (« aridément philosophique, mais une très belle entreprise d'ajustement de l'individu à l'absolu »), encore une nouvelle pièce pour complexifier le puzzle.

New York Times, 1er février 1925. Le célèbre auteur des romances dans les anciens jours créoles succombe, sa femme à ses côtés. St Petersburg, Floride. George W Cable, l'éminent auteur du Sud, décédé en sa résidence d'hiver hier, sera inhumé à Northampton, Massachusetts, sa résidence principale, a annoncé son épouse, qui était à ses côtés quand il est mort. La veuve est en train de prendre les décisions définitives sur le détail des cérémonies funéraires, qui dépendent de leurs cinq filles actuellement vivantes, Mme J A Chord à Montclair, New Jersey, Mme B Wright à Montclair, Mme A P Dennis, Worcester, Massachusetts, Mme Henry Weefe Bickle, Philadelphie et Mme C B Hawes, Cambridge, Massachusetts. M Cable était âgé de 81 ans. Il a conquis une place spécifique dans la littérature américaine en se consacrant à la vie et aux coutumes du delta du Mississippi, et plus précisément les Créoles français, dont il faisait partie. Il était un de ceux de la plus vieille école d'écrivains éclosé après la Guerre Civile, et le premier des écrivains du Sud parmi eux, écrivant la vie devant lui sans se référer aux standards européens, et redonnant à la littérature du Sud la place qu'elle avait perdu depuis le centre de la vie littéraire s'est établi plus au nord. Cable a d'abord travaillé comme comptable d'une firme commerciale. C'est seulement à 38 ans, en 1879, quand l'entreprise qui l'employait a fermé à cause de la mort de son fondateur, qu'il a laissé toute autre occupation pour vivre de sa plume. Il était né à la Nouvelle Orléans en 1844.

Son père, George Washington Cable, était issu d'une famille coloniale de Virginie et sa mère, Rebecca Boardman avant son mariage, était l'enfant d'une famille puritaire de Nouvelle Angleterre. Ses parents exerçaient leur commerce en Indiana, et quand la crise financière les emporta, ils déménagèrent en Nouvelle Orléans. Il avait seulement 14 ans au moment du décès de son père, laissant la famille en situation critique. L'adolescent dut quitter l'école et s'embaucher comme garçon de bureau pour soutenir sa famille. Quand survint la Guerre Civile il s'engagea dans le IVème régiment de cavalerie du Mississippi et y servit jusqu'à la fin des hostilités. Après sa démission, il rejoignit l'équipe de Picayune de la Nouvelle Orléans. Il y écrivait chaque semaine sur les sujets d'intérêt local, et après trois articles devint l'un des rédacteurs les plus populaires du quotidien local. Il continua son travail de journaliste jusqu'en 1879, exhantant de fascinantes histoires et récits de la vie d'autrefois en Nouvelle Orléans. Marié en 1879, au début de sa carrière littéraire à Louise S Bartlett, ils eurent sept enfants. La première Mme Cable mourut en 1904. Deux ans plus tard il se mariait avec Eva Colegate Stevenson, de Lexington, qui mourut en 1922. En 1923, à 79 ans, il se mariait avec Mme Hannah Hall Cowing, de Northampton, qui était une amie de la famille de l'auteur depuis trente-cinq ans.

<h1>How To Live Long</h1> <h2>Prevention of Organic Disease</h2> <p>FROM full maturity to old age death is chiefly caused by the breaking down or wearing out of the vital organs. Haven disease, apoplexy, paralysis, Bright's disease and cancer, are the enemies of middle life and old age.</p> <p>Modern science has as yet waged an systematic and persistent warfare against this class of diseases. The lines of attack are not so simple and direct as against the common cold or the grippe. To protect men and women against organic diseases we must study their personal needs; and perhaps remodel their whole existence.</p> <p>In a recent issue of the "Survey," Haven Emerson, M.D., says: "The most fatal has been estranged from its place as arch-executioner. In its place, in most parts of the country, is heart disease, now the chief cause of death in these United States. Fortunately heart disease is often curable. It is preventable. But the effort to cure it must run the gauntlet of many years of childhood before it is to be prevented, through the middle years when it may be arrested and cured, to old age when its disabilities may be alleviated."</p> <p>People need to be told that there are chronic maladies—seven of them—of which you are born with a hereditary blood-borne and kidney which cannot be prevented or held in check. The best way to protect yourself against such diseases is to get yourself examined at least once a year, correct your impairments, and regulate your daily living habits so as to keep your body in trim.</p> <p>The Life Extension Institute was organized to act as your guide, philosopher and friend with reference to such a service. The Institute is looking far ahead into your future. It endeavors to give you knowledge of the slightest fault in your physical condition or manner of living, the correction of which will improve your vitality and extend your life.</p> <p>WHAT IT IS. WHAT IT DOES.</p> <p>The Institute's Service. This membership includes a thorough physical examination of the whole body. A study and review of your daily living habits and personal and family history. Periodic examination of the urine. Fecal examination test for organic disease. A detailed report and suggestions as to any needed medical treatment. Instructions on diet, exercise, and correct living generally. Monthly issues of health journals, kindred publications, and all plans of correct personal hygiene. The Institute renders no treatment, performs no operations, but makes a scientific survey of your life and health and suggests what you should do. If special attention is needed, advise your physician in making the final diagnosis and applying the necessary treatment for the specific trouble. Go to your physician and examine either by your own physician or by the Institute, and find out any factors which may be causing a present lowered condition of your health or threatening your future health. Send in the coupon now.</p> <p>*****[INFORMATION BLANK]*****</p> <p>LIFE EXTENSION INSTITUTE, Inc. 25 WEST 43RD STREET, NEW YORK Telephone: VANDERBILT 1424</p> <p>Send me free of charge further information about the Institute and the <i>Keep-Well</i> leaflets checked below.</p> <p style="text-align: center;">[] Prevention of Organic Disease [] Tumors and New Growths [] Prevention of Common Diseases [] Nerves and Nervous Conditions [] Focal Infections [] Nerves and Grouches</p> <p>Name: _____</p> <p>Address: _____</p>	
--	--

ALBERT & CHARLES BONI Publishers NEW YORK

WILL ROGERS ILLITERATE DIGEST

The Best Selling Book of Humor this Season, because

The Public Say:

"The biggest seller of light fiction and non-fiction we have had in many years. As far as I can see the sale shows no signs for some time to come, as, aside from humor, the book has real quality." — A. M. MacLean, *Bookman*.

"The introduction alone is worth the price of admission."

"A chapter a day drives the blues away."

"I've had thirty-three evenings with Rogers, each one better than the last."

"\$2.00 is a lot less than a Follies ticket, and gives you a lot more Will Rogers."

\$2.00 Net at all bookstores.

WINDOWS FACING WEST

By Virginia MacFadyen

Warren Fabian, author of "Flaming Youth," says, "It has truth and fearlessness in its presentation of the inner life of a woman. A brilliant book."

"The biography of a 'kept woman.' It is not simply another racy story. It is the mental and spiritual process of an intelligent woman in the stations of her life."

"As good a piece of female revelation as I've read. A very real story, a truly consistent and satisfactory." — *Chicago Evening Post*.

\$2.00 Net at all bookstores.

ALBERT & CHARLES BONI Publishers NEW YORK

39 West 45th Street

Telephone: BRYANT 5-1000

Telex: 22-1000

Teletype: 22-1000

Teletype

ANNEXE
Lettre à Maurice W. Moe,
du jeudi 18 mai 1722

[...]

Le 1er avril, Mme Greene était ici au cours d'un voyage dans l'Est, puis le 4 avril, un appel longue distance a ouvert la grande affaire.

Le 1er avril, en réponse aux incitations répétées de Mme Greene, Loveman avait rejoint N.Y. à la recherche d'une situation commerciale. Trouvant son hôtesse absente, il était si déprimé qu'il faillit rentrer immédiatement chez lui ; mais un ami le persuada d'attendre dans un hôtel. Le 3 avril, Mme Greene est arrivée chez elle et a trouvé l'homme inconsolable sur le pas de sa porte, pour ainsi dire. Elle réussit à lui remonter un peu le moral, mais pas à lui trouver un emploi, et le lendemain soir, il était sur le point de repartir dans un découragement ténébreux. Mme Greene lui avait offert tout son appartement, s'invitant elle-même chez une voisine, mais cette super-hospitalité ne semblait pas pouvoir le retenir. Alors, comme le barde m'avait fait l'honneur peu mérité de souhaiter que je sois là, Mme Greene m'appela à distance pour remonter le moral de son invité. Vous pouvez imaginer ma joie extatique d'entendre enfin la voix réelle du poète que j'avais admiré pendant sept ans et à qui j'avais écrit des vers élogieux avant de savoir s'il était vivant ou mort ! C'était une grande conversation, mais je ne m'attendais pas à voir la célébrité à l'autre bout. Il était résolu à rentrer chez lui sur-le-champ ! Mais Morton et Kleiner, avec qui il était en contact, ajoutèrent leurs voix, et il décida de rester « un jour de plus ». Le soir du 5, je fus appelé par les forces Loveman-Greene-Morton-Kleiner réunies et invité à les rejoindre. La présence ultérieure de mon jeune protégé Frank Belknap Long Jr. fut promise, et Loveman déclara qu'il ne resterait à New York qu'à la condition que je vienne. C'est la soudaineté et l'inattendu qui ont finalement fait pencher la balance. J'ai accepté, j'ai fait ma valise et, le lendemain matin ensoleillé, j'ai pris le dix-six pour New York. J'ai passé les cinq heures de voyage à lire Dunsany et à regarder les panneaux indicateurs. New London est un petit bourg miteux, une relique victorienne. New Haven semble alerte et métropolitaine du point de vue de la gare. Peu avant 15 heures, le train atteint le haut et colossal viaduc de Harlem River (ce n'est que par hasard que j'ai bénéficié de ce panorama unique, car le train était un express de Washington, D.C. Les trains ordinaires de New York empruntent un itinéraire plus modeste et entrent dans la gare de Grand Central), et j'ai vu pour la première fois les

lignes extérieures cyclopéennes de New York. C'était un spectacle mystique dans le soleil doré de la fin de l'après-midi ; une chose de rêve d'un gris pâle, se dessinant sur un ciel de fumée d'un gris pâle. La ville et le ciel étaient si semblables qu'on pouvait à peine être sûr qu'il y avait une ville, que les tours et les pinacles imaginés n'étaient pas de simples illusions. La région des gratte-ciel se trouvait à une quinzaine de kilomètres. En fait, le train avait traversé Long Island, pour se diriger vers le sud jusqu'à ce qu'un tunnel le conduise sous l'East River et les rues de Manhattan jusqu'à la gare de Pennsylvanie. On entra en gare à l'heure précise, et j'étais censé y être accueilli par Loveman et Mme Greene ; mais, par suite d'une erreur de calcul, le comité d'accueil s'était perdu dans les dédales de la vaste gare. J'ai attendu un peu, puis j'ai fait une recherche scientifique qui a finalement permis de retrouver Mme Greene. Loveman était revenu à Brooklyn, trop de découragement ! Par le biais du métro et du taxi, nous avons rejoint Loveman au 259 Parkside Avenue, le rencontrant juste au moment où il montait les marches. Loveman va bien, et même un peu plus ! Aussi absurde que soit l'éloge que Mme Greene fait de la plupart des gens, je doute qu'il y ait la moindre inexactitude vitale dans ses rhapsodies et dithyrambes lovemaniens, même les plus extravagants. Un grand garçon, Samuel Loveman est de bonne taille et gracieusement proportionné ; sombre, à lunettes et doté d'une calvitie distinguée. Son apparence est des plus raffinées, sa voix est douce et moelleuse, ses mains et ses pieds sont exceptionnellement petits. Raffiné, cultivé et esthétique, il cherche à dissimuler l'artiste sous les apparences d'un costume et des manières d'un homme d'affaires ordinaire. D'une sensibilité et d'une discréption affligeantes, il adopte autant que possible l'attitude agressive et presque guillerette de l'homme d'affaires moderne, ce qui donne un résultat net captivant et très juvénile. Décrire sa gentillesse, sa délicatesse, sa prévenance et les innombrables vertus qui l'accompagnent prendrait des volumes. Sa modestie est incroyablement extrême : il n'a même pas gardé trace de son propre travail, si bien que de nombreuses et magnifiques œuvres de jeunesse sont probablement perdues et irrécupérables. Je l'ai rappelé et j'en ai déposé une. C'était exquis — je dois inciter Cook à publier un recueil de poèmes de Loveman. La sensibilité de Loveman est douloureuse — ses nerfs et ses émotions sont très organisés. Un mot gentil est un baume pour lui, et un mot cruel l'écrase complètement. Incidemment, vous serez surpris d'apprendre qu'il est un ami intime de notre vieil ami du *Chitrib* (*Chicago Tribune*) P. D. S. ! Je l'ai appris tout à fait par hasard. Au cours d'une conversation sur Klei, j'ai parlé de notre passage à Pawtucket en juillet 1920. Le nom attira Loveman, et il mentionna que c'était la maison de « son ami

Sherman ». À ce moment-là, mon inconscient s'est replongé dans ces vieux jours et a enregistré un écho à cette combinaison inattendue Pawtucket-Sherman. Surpris, je lui demandai s'il parlait de Philip Darrell Sherman, l'unique et immortel P. D. S., et il répondit par une affirmation surprise. Les dimensions de cette obscure planète sont microscopiques ! À propos, Loveman m'a lu ses chefs-d'œuvre inachevés, *L'Hermaphrodite* et *Le Sphinx*, et j'ai immédiatement relégué le jadis suprême Ernest A. Edkins au second rang parmi les amateurs, une fois pour toutes ! Loveman fait de la langue une chose de musique, de ligne, de couleur — *L'Hermaphrodite* est une frise, et *Le Sphinx* une fleur vénéneuse qui pousse dans les marais syriens, là où l'Oronte descend vers la mer depuis Antioche. Pour reprendre l'histoire du voyage, après une longue séance lovemanico-théobaldienne, au cours de laquelle j'ai lu mon dernier brûlot *Hypnos* et reçu le verdict flatteur que c'est la meilleure chose que j'aie jamais écrite, Mme Greene est revenue de la ville, son absence étant passée inaperçue pendant le tourbillon de mots des deux amoureux, et a emmené les deux invités dîner dans une cafétéria voisine. Rien d'aussi sensationnel que l'orgie de Pfister — juste du poulet grillé avec des concomitants modestes dont je ne peux pas me souvenir parmi ces détails domestiques — mais un repas soigné et d'un goût tranquille dans un environnement répondant à la même description. À notre retour nous eûmes bientôt le privilège de saluer notre bien-aimé Klei, émancipé de son labeur diurne et de la nourriture vespérale. Puis vint un autre tourbillon de mots, qui dura jusqu'à une heure du matin, bien après que Mme Greene ait été renvoyée de sa propre maison pour la nuit. Le trio Lokleilo écrivit un épître commun à notre cher enfant de Madison, échangea encore quelques mots, puis se dispersa. Klei partit sur la piste, et Lolo au foin. Samuelus, bon vieux scout, insista pour que Theobald, moins rustique et moins facilement somnolent, prenne la seule chambre à coucher disponible tandis qu'il se laissait tomber sur le canapé du salon — qui peut être converti en une sorte de lit ou de couchage. Je ne pouvais pas l'obliger à alterner — sacrément généreux — et je n'avais pas le cœur de lui dire que de toute façon je ne dormais pas beaucoup ! Le vendredi s'est levé avec succès, et tout le monde s'en est parti pour Manhattan. Loveman et moi avons pris un omnibus pour remonter la Vème avenue jusqu'au Metropolitan Museum of Art, où nous avons passé toute la journée. Toute une journée ! À nous, les sinistres merveilles d'Égypte — nous sommes entrés dans la tombe nocturne de l'antique Perneb, transférée pierre par pierre de son habitat séculaire à côté du cryptique Nilus (dans un autre endroit, nous avons vu la vraie momie d'un prêtre de 2700 avant J.-C. — le vrai visage découvert, brun et flétris, et les vraies mains griffues d'un saint

homme qui a vécu il y a 4 600 ans !) [Note STJ : HPL achète la plaquette dédiée à Perneb par le MET, et s'en servira dans la nouvelle écrite pour Houdini, *Prisonnier des Pharaons*] Nous avons découvert une tête de jeune athlète (original du cinquième siècle avant J.-C.) si belle que le poète Lovemanos en est devenu fou, a acheté une demi-douzaine de cartes postales et l'a choisie pour illustrer son *Hermaphrodite*. Les secrets obscurs de la sombre Étrurie n'étaient pas non plus absents : nous avons vu un char, datant du sixième siècle avant J.-C., qui aurait pu porter un guerrier Lucume, Arnus ou LarsPorsenna. Il y avait des peintures en abondance — de vieux maîtres et de nouveaux — et beaucoup nous ont procuré la plus grande satisfaction esthétique. Mais pour moi, l'émotion suprême — non seulement des musées mais de tout New-York — est venue des majestueux monuments commémoratifs de mon propre esprit classique — S.P.Q.R. Roma. Je me suis senti à Rome dès que je suis entré dans le musée — le hall principal ressemble à un gigantesque monument patriarchal, effet renforcé par la statue héroïque (d'origine romaine) de l'empereur Gallien, dont la silhouette se découpe sur l'arcade menant à l'aile sud. Quelle différence entre un Grec comme Lovemanos et un Romain comme Theobaldus ! Il adorait toutes les statues de la beauté hellénique, tandis que je tressaillais d'exaltation devant chaque effigie d'un consul ou d'un imperator romain au nez d'aigle et à la main ! Le sommet de toute cette grandeur était le grand modèle du Panthéon, construit par M. Vipsanius Agrippa, trois fois consul, pendant le principat de notre divin seigneur Octavianus Augustus. Ave, Marce, bene feisti ! & le modèle actuel, restauré par Charles Chipiez, montre le magnifique édifice au sommet de sa gloire, avec la frise et la statuaire exquises qui l'ornaient et le surmontaient autrefois. L'extérieur est impressionnant, mais lorsqu'on se baisse et qu'on entre ! La tête de celui qui observe de l'intérieur se trouve bien au-dessus du niveau du sol, dans une large ouverture circulaire prévue à cet effet. On a l'impression d'être dans le temple lui-même, car la petitesse des murs et du dôme semble naturelle à un œil placé au centre d'un sol aussi vaste. J'ai levé la main pour occulter la désillusion de l'ouverture du bord en bois, et regardé les colonnes corinthiennes s'étager les unes après les autres, les niches de statues héroïques de dieux et d'Augusti déifiés, les panoramas de beauté et de sublimité en marbre, et un dôme d'or incrusté qui est la merveille et la gloire du monde, et dont chuchotent même les lointains Parthes au-delà de l'Euphrate, et les Allemands et les Sarmates au-delà du Rhin et du Danube. Je regardais, enivré par la fierté croissante d'un Civis Romanus — un patricien des Lolii Pagani et des Valerii Messalae — je regardais la grandeur et la beauté suprêmes qui étaient la splendeur fière et puissante de Rome,

exprimée et cristallisée dans des lignes d'une ampleur titanique et d'une grâce plus que martiale. Et tandis que je regardais, je ricanais des arts et des plaisirs insignifiants des Grecs, et je crachais sur le rêve gris des siècles obscurs de superstition et d'efféminement maudits à venir après que notre monde romain soit mort de fatigue et de sang barbare ; superstition et efféminement engendrés par certains des cultes syriens qui infestent les bidonvilles des régions de Suburra et du Trans-Tibre. Avec l'arrogance d'un Romain, je me tournai vers mon compagnon, le Grec syrien AOBMANOS, et lui chantai les vers de notre barde Ro-Man, qui est Homère et Hésiode en un seul, et avec deux fois plus d'élégance — celui, l'immortel Publius Maro, dont Mantoue est fière.

Après le musée, nous sommes descendus à Madison Square en omnibus — aussi loin que possible — et à pied, et nous avons pris un trolley de surface (un wagon fermé ordinaire et méchant, datant d'environ 1895, tout comme un petit wagon de ville, sauf que son caténaire se trouvait en bas au lieu d'en haut, et qu'il circulait dans une fente jusqu'aux grottes d'Avernan, un peu comme la pince d'un antique téléphérique) pour descendre Broadway jusqu'à la section des immeubles de grande hauteur. Les gratte-nuages offrent certainement un spectacle assez unique, mais ce n'est pas ce que nous recherchions. Nous nous rendions au 206 et à George Julian Houtain. Son bureau est un taudis exigu au neuvième étage d'un immeuble que la tour Woolworth voisine éclipse, mais le rire de G. Julian n'avait rien d'exigu ! C'est toujours la même chose ! Loveman était un peu gêné, parce que Mme Greene déteste maintenant Houtain et s'indigne plutôt du fait que tout le monde ne le déteste pas — mais Old Theobald n'a pas perdu de temps à s'inquiéter, car un vrai cynique se fiche éperdument de ce que pensent les autres. Si Mme Greene s'y opposait, elle avait ma permission d'aller en enfer et de se plaindre au diable ! Houtain me recevrait comme invité au 1128 Bedford même si Mrs. Greene me mettait à la porte du 259 Parkside ! Aucun être humain, aussi digne et généreux soit-il, ne peut dicter au vieux monsieur qui il doit fréquenter ! En tant que non-moraliste trop languissant et indolent pour être non-moral lui-même, je dois avoir un ami non-moral pour soutenir ma réputation de méchant cynique — et Houtain est l'oiseau le plus amical qui soit sorti de prison ! Loveman, déjà déprimé par la remarque désobligeante d'un vieux gardien de musée (qui se ridiculisait par inférence et dont Loveman n'aurait dû que rire avec tolérance !), était encore plus déprimé par l'atmosphère de féodalité qui se dégageait des récits de Houtain sur ses affrontements avec divers amateurs ; aussi, au bout d'un certain temps, je l'emmenai se réconforter dans une graineterie de Childs. Nous sommes rentrés à Parkside sans encombre, et

Loveman a poussé un soupir de soulagement lorsqu'il a découvert que Mme Greene pourrait amicalement survivre au choc d'apprendre que nous n'étions pas seulement allés chez Houtain, mais que nous avions pris un engagement de dîner chez lui pour le lendemain soir.

Maintenant, sonnez clairons, réveillez-vous tambours,

Car l'incomparable MORTON arrive dans son char !

Alors que nous étions à peu près à 0,75 heure d'un excellent dîner préparé par Mme Greenevsky, le bon vieux woollybean est arrivé pour nous emmener à une stupide comédie musicale sur laquelle son cœur honnête s'était fixé. C'était chez un ancien membre de l'Union, Adeline E. Leiser, et la plupart des amateurs locaux, y compris notre hôtesse, n'étaient pas très enthousiastes parce qu'ils n'avaient pas été invités. Pour Loveman et moi, cela ne semblait pas très invitant (pardonnez la paronomase), mais nous aurions fait presque n'importe quoi pour ce bon vieux Jim. Morton est, en un sens, un personnage pathétique. Toujours animé par un idéalisme futile et donquichottesque et par la volonté d'être fidèle à ses propres convictions, il a gaspillé un cerveau magnifique dans des absurdités radicales, gâché une vie vigoureuse en épousant des causes sans fondement et s'est aliéné la plupart de ceux dont il mérite vraiment le respect en défendant consciencieusement des idées pourtant répugnantes [Note STJ : claire allusion de Lovecraft à la permanente défense par Morton de l'égalité des races, dont il sera un des premiers militants.]. Son seul désir esthétique primordial — s'exprimer poétiquement — est frustré par l'absence d'un don naturel ; et avec son talent de critique, il le réalise tragiquement. Pour lui, il n'y a rien de la complaisance fatale d'un Bush ou d'un Baldwin ! Aujourd'hui, les années le rattrapent et il n'est plus pris au sérieux comme il l'était auparavant. On se moque de lui au lieu de le combattre, parce qu'il est devenu bon enfant au lieu d'être fougueux. Son excentricité, qui se manifeste par d'antiques cols de caoutchouc, des chapeaux de feutre aux formes arrondies, des pochettes et des poches pleines d'accessoires pratiques, est devenue cette sorte de douceur et de vieillesse qui caractérise l'adorable « personnage ». Il est pauvre et seul, et commence à réaliser à quel point le monde lui a échappé — lui, James Ferdinand Morton, Jr, Harvard A.B., A.M., petit-fils de S. F. Smith et descendant de ces Morton qui furent les plus grands propriétaires terriens du New Towne de la colonie de Massachusetts-Bay, et qui ont donné leur nom à Morton Street dans le Newton Centre. Ô vieux bouffon bienheureux ! il est devenu sur le tard un adepte du mariage, et propose une fois par semaine à Mme Green de convoler. Mais hélas, les belles sont inconstantes, et maintenant qu'il prend de l'embonpoint et certaine flacidité, il ne fait pas grande impression. Après

avoir donné à Mme Greene ce qui est probablement la meilleure formation intellectuelle qu'elle ait jamais reçue, il est maintenant considéré par elle avec une impatience croissante qu'elle menace d'amplifier jusqu'à la disparition directe. Je regrette ce traitement cavalier d'un pur Anglo-Saxon par un étranger ; mais c'est seulement la manière commune de toute l'humanité-bah ! C'est ainsi qu'une Delia hibernienne a traité notre précieux petit Damon anglo-saxon à Appletonium ! Mais le vieux Theobald est tout à fait d'accord avec Mortonius — nous espérons organiser une session dans le Rhode Island cet été, en escaladant Durfee Hill, (805 pieds) la plus haute altitude de l'État. James Ferd veut obtenir le record de l'ascension de la plus haute altitude dans chaque État de la Nouvelle-Angleterre — il restera toujours un vrai Yankee de l'ancienne souche, malgré ses idées farfelues et ses résidences à l'étranger ! À l'heure actuelle, le seul revenu de Morton provient du travail de brousse dont il me décharge si noblement. S'il demandait l'appui nécessaire à des amis influents, il pourrait facilement obtenir un poste très bien rémunéré de conférencier dans les écoles de New York, mais son orgueil ne lui permet pas de le faire. En janvier dernier, Mme Minter a raconté sa carrière à Boston, il y a trente ans. Il sortait de Harvard avec une maîtrise, mais vivait dans une cave humide des quartiers irlandais du sud de Boston, refusant à la fois les emplois mondains et l'aide financière de sa famille. Il ne prenait qu'un seul repas par jour — des haricots dans une cantine miteuse — mais le composait avec des crackers cassés que certains épiciers lui vendaient et que d'autres lui donnaient. Il n'a jamais eu de voiture et marchait des kilomètres pour se rendre aux réunions du Hub Club où sa faim (toujours fièrement niée) le rendait méchant et presque agressif jusqu'à ce qu'on lui offre des rafraîchissements avec tact. Ses vêtements, toujours scrupuleusement propres, étaient invariablement en désordre et lui tombaient presque du dos ; et son coiffeur était généralement impossible. L'indépendance et l'intégrité intellectuelle étaient les seules valeurs qu'il reconnaissait et il gagnait l'admiration ardente même de ceux qui répugnaient à être vus marchant à côté d'une figure si en lambeaux et si peu descriptive. James Ferdinand Morton Jr. a beaucoup de qualités héroïques et je donnerais n'importe quoi pour que sa valeur soit reconnue et récompensée comme il se doit. La justice, cependant, est la plus fragile des illusions, et l'honnêteté et la bonté ne sont récompensées que lorsque le hasard tisse des circonstances extraordinaires autour de leur détenteur. Des trois radicaux et amoureux de l'humanité, Christus, Debs et Mortonius, l'un est devenu le noyau d'un culte mondial, l'autre est devenu l'idole populaire des mécontents, tandis que le troisième n'est plus pris au sérieux. Comme les jeunes gens du poème en prose d'Oscar Wilde *Le Maître*, Mortonius

doit dire : « Tout ce que cet homme a fait, je l'ai fait aussi. Et pourtant, ils ne m'ont pas crucifié. « Mais bon sang de bonsoir, j'ai tout simplement dévié de ce à quoi mon héros voulait que nous assistions, l'homme et la femme que j'aime ! Nous sommes allés et nous sommes restés éveillés pendant tout le programme du victorianisme bourgeois à la lyre. L'un des chanteurs aurait presque pu chanter si on lui avait fourni une vraie chanson, tandis qu'un jeune homme aux cheveux jaunes ressemblant à un chauffeur de camion rendait de nobles services avec un cor d'harmonie, écartant le risque toujours présent d'un hochement de tête évident. Le meilleur est venu de Mortonius — une paire de récitations dramatiques dont la seconde était la fameuse scène de folie du *Moine* de Lewis — le « je ne suis pas fou mais je le serai bientôt ». James F. l'a magnifiquement interprétée, se terminant par un cri et une chute sur le sol. Il a une grande réputation pour cette performance dans les cercles du Blue Pencil Club — jusqu'à l'inévitable rappel de l'artiste. La marche triangulaire vers Parkside — Lovemanus-Mortonius-Theobaldus — fut la meilleure partie de la soirée ; un symposium littéraire avec les dramaturges élisabéthains comme ingrédient principal. Morton nous a laissés à la porte, et quand nous sommes entrés, nous avons trouvé un mot de Mme Greene disant qu'elle ne serait pas là le lendemain matin et nous disant de faire à notre guise pour le petit déjeuner (N. B. ce qu'a fait Loveman). Le samedi était le jour des visites touristiques, et qui pourrait demander meilleur guide que notre bon vieux Klei ? Nous avons rencontré Loveman-Theobald, Mortonius et Klei devant le Woolworth Building, après que les deux amoureux se soient livrés à une visite des anciennes librairies de Vesey Street. (Le premier mouvement du clan assemblé a été de monter au sommet de N.Y. ! Cela coûte un demi-Aducat par personne, et cela en vaut la peine. Loveman avait le vertige, mais Grand'Pa ne l'avait pas — Dieu sait combien j'ai travaillé dur quand j'avais dix ans pour vaincre ma tendance native à avoir le vertige à cause de l'altitude ! J'ai marché sur de hautes passerelles de chemin de fer, et l'enfer sait ce qu'il en est ! Mais je m'éloigne du sujet. Tout Manhattan, Brooklyn et Jersey City s'étendaient en dessous, comme sur une carte — en fait, je dis à Mortonius que les urbanistes avaient fait un excellent travail en rendant l'endroit presque aussi lisible que la carte de mon atlas Hammond à la maison. Descendant enfin, nous nous dirigeâmes vers le studio de Louis Keila, où se trouvaient en marbre (plâtre) impérissable les traits sculptés (modelés) de notre James Ferdinand. Nous avons pris le métro aérien de la 9e avenue, qui est exactement le même qu'à l'époque de sa construction, sauf que la vapeur a cédé la place à l'électricité. Klei dit qu'il a été ouvert en 1879, mais à voir les wagons, on croirait que cette date est incroyablement récente. Je n'arrive pas

à croire que Poe n'ait pas pris ces hochets jusqu'à Fordham en 45 — et qu'il n'ait pas donné des coups de pied à propos de leur désagréable désuétude. Je suis sûr que celui dans lequel nous étions devait être la diligence remodelée qui allait de Fraunce's (sic) Tavern à Kingsbridge sous le règne de George II. Quoi qu'il en soit, cette satanée voiture n'est pas tombée en morceaux avant d'arriver à la 14e rue, où se trouve le repaire de Keila. La 14e rue est une piètre imitation de la rue Westminster à Providence — en fait, N.Y. ressemble plus à Providence qu'à Boston. Elle ne m'a pas beaucoup impressionné, sauf lorsqu'elle est vue de loin et sous certains angles — elle peut alors être tout à fait unique et parfois presque sublime. Quelqu'un a dit que le chef-d'œuvre architectural du vieux Dédale se trouvait en Crète, mais ce type était un menteur. Il se trouve dans la 14e rue, et Louis Keila est le Minotaure original. Je ne saurais vous dire comment il fait pour se rendre de la rue à son bureau ! Le bâtiment date apparemment de l'époque de Petrus Stuyvesant — il s'agissait peut-être de la résidence gubernatoriale du vieux garçon avant que la flotte de Sa Majesté britannique ne vienne soulager les Bas-Fonds de la responsabilité coloniale — et se compose d'un millier de couloirs et d'une ou deux pièces. Il y aurait eu de la lumière dans les couloirs si j'avais porté une torche électrique. Et il y avait un ascenseur anémique. Keila est un dur à cuire des bidonvilles, moitié grec et moitié juif. Il n'a ni manières ni raffinement, mais il est incontestablement doué pour l'art de la sculpture. Il a réalisé le buste du président Harding et arbore un remerciement encadré et un portrait dédicacé de Sa normalité. Morton apprécie énormément cet homme et tente de le civiliser. Le buste de Morton est en effet très beau — Jim mordillant dans un état d'esprit caractéristique et souriant comme un quizz. Keila avait l'intention de fabriquer de petites répliques pour les vendre, mais elle a abandonné l'idée. Il était intéressant de voir la statue et le modèle côté à côté — les deux ont très bien résisté au test. Mais c'est à ce moment-là que survient le doux chagrin de la séparation : Jacobushad doit s'absenter pour une conférence qu'il doit donner, laissant Klei comme seul guide pour les acheteurs de l'extérieur de la ville. C'était un merveilleux petit guide — nous le dirons plus tard ! Après Keila, les étals de livres. Tout le monde a le droit de fredonner, même si c'est dans le bustling et le lointain Novum-Eboracum. Ensuite, un magasin de bricolage et quelques produits de consommation courante d'après 1919 (coca-cola pour Klei et Sam, phosphate d'orange pour Theobaldus) et métro pour le quartier financier. Dans le métro, nous avons vu Houtain's *Home Brew* en vente et j'ai pris un exemplaire avec une nonchalance sophistiquée et j'ai indiqué mon nom et mon travail [Note STJ : la revue venait de publier le troisième épisode de

Herbet West Reanimator]... Reg'lar author'n' ever'thin'.... Nous sommes ensuite remontés à la surface dans Old New York, le quartier financier et le cœur de la ville à l'époque hollandaise et au début de l'ère britannique. Wall St. était l'ancienne frontière nord — elle entourait un village à côté duquel Appleton serait une métropole et même Elroy une grande ville & Trinity Church représente la période britannique à son apogée — je l'ai saluée — non pas la moquerie ecclésiastique mais le symbole de la domination royale. Ici, nous avons eu quelques vues de gratte-ciel qui m'ont permis de comprendre moins faiblement l'adoration de Klei pour sa ville natale. Nous avons repris le métro pour nous rendre à Brooklyn. Un étranger peut savoir s'il est sous la rivière (c'est en fait un détroit, pas une « rivière ») à la pression exercée sur ses tympans — le tube est très profond. Lorsque nous sommes revenus l'air, nous étions dans la ville des églises (oh, quel endroit pour toi, vieille chose !) et nous nous sommes rendus dans un bar à haschisch pour satisfaire les pulsions gastriques de Klei. C'était la même chose à Providence en 18-19-20. Il faut le remplir jusqu'au cou pour qu'il ne dépérisse pas... Un barde éthétré, nous le diffuserons dans le bleu ! Loveman et moi pouvions nous contenter de boire du café et d'admirer la façon dont le joueur de flûte punissait son porc. Ensuite, nous nous sommes rendus dans le vieux quartier résidentiel, qui est la seule réplique au monde de la baie arrière de Boston. Pour un cent, j'aurais juré que j'étais dans Beacon Street, avec le Charles, en train de flâner entre les demeures de briques. À Montague St., nous avons trouvé un jardin abandonné et une volée de marches brisées qui ont fait naître des rumeurs chez les deux poètes — vous en entendrez peut-être les échos dans un journal amateur. Mais le plus important était le pont de Manhattan et la vue de la ligne d'horizon de New-York que l'on y obtenait. C'est là que j'ai parlé à Klei des beautés de sa ville natale. Au crépuscule, elle émergeait des eaux, froide, fière et belle, une ville orientale merveilleuse dont les montagnes sont le bouillon de culture. Elle ne ressemblait à aucune ville de la terre, car au-dessus des brumes pourpres des tours, des flèches et des pyramides dont on ne peut que rêver dans les terres opiacées au-delà de l'Oxus ; des tours, des flèches et des pyramides qu'aucun homme ne peut fixer, mais qui fleurissent comme des fleurs et sont délicates ; des ponts sur lesquels les fées marchent vers le ciel ; des visions de géants qui jouent avec les nuages. Seul Dunsany pouvait façonner son égal, et il ne le faisait qu'en rêve. Et tandis que je contemplais ce fantôme gigantesque, je disais aux sages qui m'entouraient : « Voyez la beauté de la terre, qui est minérale, titanesque et froide, comme un palais de glace près du pôle boréal, qui n'a rien de l'homme. C'est ainsi que sont nés le monde et la lune contemplative. Et de même que des insectes invisibles et méconnus ont élevé dans les mers

chaudes la beauté du corail, ramifié et glorieux, de même des insectes appelés hommes, un peu vus et un peu chantés, ont élevé vers le ciel ces pinacles de pierre respirante. Soyons patients. Les insectes ne tarderont pas à pulluler sur la terre, mais la beauté dont la création a été leur tâche subsistera longtemps. Et lorsque le monde sera de glace, que les cieux s'obscurciront et que la plaisanterie appelée vie sera oubliée depuis longtemps, alors les étoiles rubescentes boiront de ces fleurs de pierre sans voix la joie et la beauté qui ont été créées pour le plaisir des étoiles ». Le gang a ensuite traversé le pont et s'est attaqué à quelques bidonvilles juifs crasseux de Manhattan. À Bowery, nous avons pris le métro pour retourner à Brooklyn et, à sept heures, nous sommes entrés dans l'appartement palatial des Houtain — une décharge archaïque au-dessus d'un magasin. Georgius était toujours la même vieille machine à faire du bruit, et sa femme le même écho faible et incolore. La conversation était banale — à quoi d'autre pouvait-on s'attendre ? — mais extrêmement animée. On produisait du vin et tout le monde buvait, sauf grand-père. Et pourtant, c'est Grand'Pa qui a fait le plus de bruit ! En discutant de la récitation de Morton « Je ne suis pas fou », j'ai eu l'occasion de mentionner les pièces de théâtre de mon enfance — j'étais un « gros » ténébreux à l'époque. Rien ne satisferait le gang si ce n'est une démonstration, alors je leur ai laissé mon favori — de ce qui est normalement la dernière fin de *Henry VI* de W. S., mais que mon vieux copain Colley Cibber a collé dans *Richard III* — le truc de la tour — « Quoi, est-ce que le sang aspirant de Lancaster va couler dans le sol ? Je pensais qu'il serait monté ! Voyez comme mon épée pleure la mort du pauvre roi ! Oh, que de telles larmes pourpres soient toujours versées par ceux qui souhaitent la chute de notre maison ! Si une étincelle de vie subsiste encore, descendez, descendez, en enfer, et dites que c'est moi qui vous y ai envoyé ! » Il y a sept cent dix ans, j'avais l'habitude de débiter cela par cour, mais ce n'est que le mois dernier que j'ai reçu la flatterie qui m'aurait tant plu autrefois, mais qui frappe maintenant les oreilles des cyniques indifférents ! A mon grand étonnement, mon auditoire a pris la chose au sérieux ; et Loveman lui-même n'a pas pu laisser le sujet de côté pendant le reste de la visite ! Il a dit que c'était vraiment diabolique et artistique, et qu'il y avait une conviction sinistre que la performance de Morton n'avait pas !!! Il affirma solennellement que je devais cultiver l'expression dramatique comme quelque chose capable de se développer à côté de l'expression littéraire — conseil que j'oubliai promptement avec une satisfaction polie qu'on m'ait donné leçon si flatteuse. Je préfère voir du théâtre plutôt que d'en faire — c'est un travail trop difficile, qui vous fait dresser les cheveux sur la tête. Ce n'est pas non plus aussi intéressant que l'écriture. D'ailleurs,

ces réflexions ont marqué le premier rétablissement complet de ma voix, qui m'avait lâché pendant le discours Loveman-Kleiner de jeudi soir, comme elle l'avait fait il y a quatre ans lorsque le premier voyage de Klei à Providence avait marqué ma reprise de contact avec le monde des hommes. Houtain nous a conduits à l'*elevated* le plus proche, et en temps voulu nous étions revenus Parkside Avenue. Dimanche matin, Loveman et moi avons exploré Prospect Park, nourri les écureuils, et parlé littérature. À midi, j'ai fait quelques prises de vue au kodak, au cours desquelles nous avons découvert la nouvelle célébrité infantile qui allait constituer notre principal centre d'intérêt pendant tout le reste du séjour :

FRANK BELKNAP LONG, JR.

Long, dont vous avez sans doute lu les fantaisies (je crois que vous avez un jour pris l'une d'elles pour un truc théobaldien ! Il est brun et mince, avec une abondante chevelure presque noire et un beau visage délicat, encore étranger à la gillette. Je pense qu'il aime la petite collection de poils de lèvres — environ six d'un côté et cinq de l'autre — qui, avec un soin assidu, pourrait un jour contribuer à rehausser sa ressemblance authentique avec son idole principale, Edgar Allan Poe. Long est un triomphe vestimentaire, des spats à la Fedora — il portera sans doute un jour une canne — et arbore un mode qui suggère subtilement Poe et le poète. Mais pensez-vous que je décrive un type insipide ? *Fergit, 'bo !* L'enfant est une merveille — un Galpini-us secondaire — tout en laine et large d'un mètre ! Un érudit, un fantaisiste, un poète en prose, un disciple sincère et intelligent de Poe, de Baudelaire et des décadents français. Il est aussi modeste que Loveman lui-même, et les années semblent susceptibles de développer en lui des dons étonnantes. Je suis peut-être partial, car il m'a flatté en m'informant qu'il porte toujours ma photo dans son portefeuille, mais je ne le pense pas. Loveman partage mon point de vue, et même notre petit Galba commence à le remarquer. Long est un cynique et un déiste du type Voltaire — il sera matérialiste avant d'avoir terminé l'université. Il fréquente l'université de New York, mais il n'y va plus en raison de sa convalescence après les opérations de l'appendicite de l'hiver dernier. On a désespéré de sa vie et il porte encore des bandages. Au dîner — vers une heure et demie — se trouvaient Loveman, Theobald, Long, Mme Greene, et la progéniture de cette dernière, la jeune Florence — une enfant capricieuse, gâtée et ultra-indépendante, au visage un peu plus dur que celui de sa bienveillante mère. L'exercice de l'auge était à peine terminé qu'une bande assez nombreuse commençait à s'assembler, car ce sabbat avait été désigné comme le moment propice pour un conclave assez représentatif du Crayon Bleu, afin d'honorer le divin Lovemanus. Les combattants de la guerre de H.H. étaient exclus,

tout comme l'arrogant Isaacsonius ; mais il y avait tout un groupe, y compris ma recrue United Paul LivingstonKeil, un très gentil « rah-rah boy » avec un penchant pour les choses indiennes. Parmi cette assemblée austère se trouvait un personnage paléoparthénoïde sévère et anguleux dont le nom réveillait de sombres souvenirs dans mon cerveau vieilli. Elle fut présentée comme Miss « Velshert » — et une seconde de réflexion me convainquit qu'il devait s'agir de la prononciation de *tedium tro mi* orthographiée *VOL HER : Me g and theMOKPATES*. Après m'être assuré que c'était bien le cas, j'ai exprimé avec enthousiasme mon admiration pour l'excellence démocratique et mon appréciation du génie qui avait permis aux Etats-Unis d'avoir un exemple aussi illustre ! Un intermède désopilant se produisit. Loveman avait établi une communication téléphonique avec un petit Juif qu'il avait connu dans l'armée — un oiseau dont le nom se prononce Lashinsky — Yahveh sait comment cela s'écrit. Au camp Gordonth, ce spécimen avait été un objet timide, craintif, voire larmoyant — le Yiddish typique dans un environnement à taille humaine — et Loveman avait été pour lui une sorte de père adoptif bienveillant par sympathie raciale et humanitaire. Au milieu de la réunion, Lashinsky s'est levé — oh, mon Dieu ! Qu'est-ce que Yahveh — plus de trois ans de vêtements civils ont fait ! *Oi, oi !* Grossier, strident, volubile et gesticulant, la créature commença à se vanter de son succès dans la vie en tant que moichant sous la pizness clodante et chanteur de vaudeville, danseur, et compositeur de jazz dans les moments bizarres. Il s'est mis au piano et a joué sa dernière composition, puis il s'est mis à danser le jazz dans toute la pièce, puis il s'est assis et a commencé à dire à Loveman et à tous les autres qu'ils étaient des imbéciles de perdre leur temps avec de la littérature et des arts de haut niveau. « Je vous dis, dit-il, que je ne suis qu'un pauvre type et qu'en six jours, j'ai plus profité de la vie que vous en six ans. Je gagne de l'argent, j'ai de beaux vêtements, je m'amuse et j'ai un but pour chaque jour de la semaine — que voulez-vous de plus ? » Le temps qu'on se débarrasse de lui, Loveman était dans un état de dépression qui dura tout le reste de la journée. Peu importe que tout le monde ait ri et ait manifestement apprécié cette échappatoire à l'ennui, ou qu'ils aient clairement compris à quel point Loveman ne pouvait pas se douter de la métamorphose déconcertante de son autrefois pathétique protégé. L'assemblée, dont Mortonius a dû s'absenter pour cause de conférence, s'est dispersée au crépuscule, après quoi Mme Greene, qui ne peut rester immobile pendant deux secondes consécutives, nous a pilotés, Loveman et moi, à travers Prospect Park, que nous avions déjà exploré. De retour au 259, nous découvrîmes Mortonius sur le pas de la porte, et son amabilité reçut un accueil si hautain que ma

fierté anglo-saxonne se rebella ! Je l'ai pris sous ma coupe... très britannique, et j'ai laissé les étrangers se débrouiller seuls pendant la soirée, qui comprenait le dîner (comme ces oiseaux mangent !) et une excursion pour voir la célèbre « Voie Blanche » et certains de ses habitants, tout illuminés. L'illumination est unique et étendue, mais ni superlativement impressionnante ni en aucun sens vraiment artistique. A la station de l'*elevated* de la 6ème avenue et de la 42ème rue, j'ai perdu mon compagnon anglo-saxon, dont la maison se trouve loin au nord, dans les jungles semi-africaines de Harlem ; et le groupe épousé a été conduit à un excellent restaurant où les serveurs parlent à peine l'anglais et n'ont pas de taches sur leurs fronts de chemise immaculés. Manger à nouveau — mon Dieu ! De quoi sont faits leurs estomacs ! Notre hôtesse commanda une concoction à la fraise probablement très proche de ce qu'elle vous servait au Pffister — et dont je n'ai pu profiter que parce que j'avais fait du repas précédent une question d'évasion urbaine. Il a été difficile de persuader Loveman de rester à New York pendant tout ce temps, mais un travail d'équipe parfait a permis d'y parvenir. Il vit qu'il ne pouvait pas obtenir de poste, bien que Mme Greene essayât avec une générosité frénétique de lui en trouver un, jusqu'au dernier moment. Dîner chez Long, puis expédition aussi décidée que possible au cottage de Poe à Fordham, sur la terre ferme au nord de Manhattan, mais dans les limites actuelles de la vaste municipalité. Loveman et moi sommes partis tôt pour nous rendre à la bibliothèque publique, puis nous avons pris l'omnibus Riverside Drive pour arriver à l'appartement de Long à onze heures et demie. L'appartement de Mme Greene est d'une grande élégance à petite échelle, mais l'appartement Long est vraiment « à la hauteur ». C'est un endroit somptueux situé à l'angle de la 100ème rue et de West End Avenue. Ce point est embelli par un monument aux pompiers qui comporte les bas-reliefs les plus beaux, les plus insipides et les plus anachroniques. Loveman et moi sommes d'accord sur un point : tout grand art sculptural est mort avec la période hellénique. Le père de Long est un dentiste, un type génial de cinquante-trois ans qui a l'air de lire les chiffres dans l'autre sens. C'est de lui que Frank Jr. — appelé « Belknap » par ses parents adorateurs — tient sa jeunesse. Long Sr. a une épaisse chevelure noire sans la moindre trace de gris, et sur son visage d'enfant, il n'y a pas une seule ligne. Pendant la guerre, ils avaient l'habitude de le retenir pour lui demander sa carte d'enrôlement ! Mme Long est très cultivée et s'intéresse de près aux exploits de son petit garçon. Elle l'appelle parfois « cher » et « chéri » même devant la compagnie, et il le supporte courageusement, mais sans plaisir notable. C'est un sacré garçon ! Le jeune Belknap, d'ailleurs, déteste et abhorre son New-York natal — il le dit

sordide et oppressif, et il ne vit vraiment que lorsqu'il est dans le Maine pour l'été. Même Atlantic City, où ils vont souvent, n'est pas assez agreste pour ce délicieux petit Melibeus ! Le dîner chez les Long est une institution très formelle — tous les plats approuvés dans un ordre rigoureusement correct, des fruits à la soupe, la viande, la salade, etc. etc. jusqu'à un dessert approprié. Malheur à la bonne qui mélange les menus plats ou qui les transpose — une telle bêtise s'est produite à cette occasion, et Mme Long a pris soin de nous informer que les services de la coupable *ancilla* prendraient fin avec la semaine ! Les plaisirs de la maison Long sont rehaussés par deux perroquets et un exquis chat « coon » du Maine — une créature somptueuse à la crinière soyeuse qui répond au simple titre de « Felis », donné par son jeune maître affectueux. Mon prochain *Conservateur* contiendra un poème en prose de Kid Belknap, inspiré par « Felis ». Vers l'heure du dessert, le bon vieux James F. est entré et Samuelus a dû sortir, appelé par un dernier appel d'affaires infructueux au téléphone. Cela a retardé la fête de Fordhamparty — nous avons attendu que Loveman appelle de la ville pour nous dire s'il pouvait venir ou non. Il ne pouvait pas, alors Jim, Belknap et Grand-père se sont mis en route — la première bande cent pour cent aryenne et anglo-saxonne à se réunir pendant toute la durée de la « convention » ! GOD SAVE THE KING. Nous, les Britanniques dominants qui ont fondé ce système de colonies, sommes partis vers le nord pour aller chercher le jeune Klei, qui habite au sommet d'un récent immeuble Woolworth à Fordham — un petit monument de Bunker Hill sans ascenseur, dont les escaliers interminables étaient trop difficiles à monter pour notre petit Longlet. Finalement, nous sommes montés, mais nous avons trouvé Paul Livingston dehors. Sa mère et sa petite sœur apportèrent de la limonade et des biscuits rassis (nous avions recommencé à manger après l'orgie de Longlet !) et finalement le jeune homme disparu apparut. Le quatuor, toujours cent pour cent aryen, se mit en route pour un omnibus du Bronx et Poe. Nous arrivâmes au cottage un peu trop tard pour y entrer, mais l'extérieur était anéantissant. Avant 1913, c'était une honte, louée à n'importe quel vieux locataire et altérée au point d'en être méconnaissable. Cette année-là, il a été acheté par une association commémorative, déplacé hors de la trajectoire de la vague de maisons à appartements en constante progression, dans un endroit sûr dans un parc, et restauré dans son aspect de 1844-49. Même le terrain, tel qu'il apparaît dans les gravures de l'époque de Poe, a été recréé, avec ses allées et ses arbres. Aujourd'hui, c'est une chose qui fait frémir. Fordham s'est irrémédiablement fondu dans la masse solide des ascenseurs, des falaises d'immeubles, des bus et des boulevards qui constituent New-York. Mais à

l'époque de Poe, c'était un village au charme magique, avec des clairières verdoyantes, des ruisseaux ronronnants et des allées sylvestres odorantes menant au pittoresque et antique High Bridge, lieu de prédilection du grand homme. Vous vous rendrez compte de la beauté qui a été détruite par l'implacable rongement de la ville lorsque vous penserez que le croquis « Landor's Cottage » a été partiellement inspiré par la propre maison louée de l'auteur. Nous avions rendez-vous avec Klei sur les marches du Pub à six heures et demie, et nous avons donc rapidement fait nos adieux à l'endroit où nous avions de beaux souvenirs. Keil devait rentrer chez lui, et la santé de Long ne lui permettait pas de participer à l'excursion du soir, mais ce dernier était si impatient de revoir Loveman qu'il nous accompagna en ville par les rues, pour revenir après avoir présenté ses respects à la divine Syrienne — sans parler du toujours génial Klei. Il n'était pas certain que la rencontre avec Loveman puisse avoir lieu un autre jour — je n'ai pas réussi à lui faire promettre jusqu'à tard dans la nuit ! Après le départ de Long, plus de nourriture ! Une graineterie automatique dans un tourbillon gorgé de tourment et de *grill basement* et de gorgée-bah ! Mais au bout d'un moment, nous avons arraché Klei à son abreuvoir et l'avons placé à la tête de notre groupe. Nous marchions par deux — Klei-Lo devant, Loveman-Morton derrière — de sorte que mon détachement me rappelait les bonnes vieilles visites de Kleiner à Providence. Mme Greene vous a peut-être dit que Klei avait plutôt rétrogradé dans son esprit à cause de son intimité avec Houtain, mais ce n'est vrai qu'en apparence. Si je l'avais à Providence pendant une semaine, je pourrais lui rendre son ancien Kleiner... Il nous a avoué, à Loveman et à moi, qu'il regrettait parfois de n'avoir jamais quitté son ancien monde de rêve. Un chouette type, notre Klei ! Nous avons descendu la Ve avenue jusqu'à Washington-Square — autrefois l'épicentre de la société à la mode sous George III, mais aujourd'hui très décadent. Les fous de « Greenwich Village » sont passés par là et sont repartis, et il y a une légère perspective de réhabilitation, au moins partielle, de l'ancienne gloire. Il y a là un arc romain, sous lequel j'ai marché avec la fierté d'un triomphateur patricien. Je suis resté assis sur un banc dans cette clairière pendant près d'une heure, discutant de toutes sortes de choses apprises. Puis l'heure de la réunion du Club des écrivains approcha. Klei et Jim en font tous deux partie, mais le premier s'est fâché. J. Ferd a dû partir parce qu'il avait un discours à prononcer. Quel orateur ! Ce fut notre dernier adieu, car Loveman avait estimé que s'il restait un jour de plus, il ne voulait plus avoir que la compagnie de Long, Klei, maintenant à la tête d'une expédition triangulaire avec le même personnel que celle de samedi, entreprit de nous conduire dans les bidonvilles, avec le « Chinatown » comme objectif

ultérieur. Mon Dieu, quelle sale décharge ! Je pensais que Providence avait des bidonvilles, et l'antique Bostonium aussi, mais que je sois maudit si j'ai jamais vu quelque chose comme l'atmosphère de style tentaculaire du Lower East Side de New York. Nous marchions — à ma suggestion — au milieu de la rue, car le contact avec les habitants hétéroclites des trottoirs, déversés hors de leurs niches en briques comme si l'aspersion avait dépassé la capacité des lieux, n'était en aucun cas à rechercher. Ces porcs ont des mouvements instinctifs d'essaimage, sans aucun doute, qu'aucun biologiste ordinaire ne peut comprendre. Dieu sait ce qu'ils sont — juifs, italiens, séparés ou mélangés, avec des touches possibles d'Irlandais aborigènes résiduels et des touches exotiques d'Extrême-Orient — un mélange bâtard de chair bâtarde sans intellect, répugnant pour les yeux, le nez et l'imagination — il faudrait au ciel une bonne bouffée de cyanogène pour asphyxier tout ce gigantesque avortement, mettre fin à la misère et nettoyer l'endroit. Les rues, même dans le centre, sont sales de vieux papiers et de débris végétaux — sans doute les éboueurs n'aiment-ils pas salir leurs uniformes blancs en visitant de tels enfers... Et puis Chinatown est apparu. La propreté y régnait, car certains propriétaires de wagons de caoutchouc entreprenants les utilisaient comme une sorte de siège de la couleur locale — ils avaient de faux joints d'opium qu'ils montraient comme étant des vrais. Doyers St., l'artère principale, est étroite et tortueuse. Elle est d'un orientalisme fascinant, et Loveman a rhapsodié sur les mauvais visages des indigènes. C'est probablement la phisionomie habituelle de basse caste du type coolie qui l'a tant fait vibrer — mais bénissez-moi ! laissez les poètes trouver des sensations fortes là où ils peuvent ! Là, nous avons vu la ligne d'horizon de la ville éclairée à l'électricité, mais cela n'avait rien à voir avec cette vision fleurie, assez semblable au crépuscule, lorsque des pinacles doucement dorés s'élevaient pour se mêler aux premières étoiles du soir. Loveman et moi étions presque morts de piétinement, mais je refusais de le montrer. Morton m'avait qualifié de personne la plus nonchalante et la plus imperturbable qu'il ait jamais vue, dont l'équilibre cynique ne pouvait être ébranlé même par un coup de foudre de River Beach, alors j'ai décidé de justifier sa flatterie ou de mourir debout et en plaisantant. Lorsque nous avons pris le métro pour rentrer chez nous, j'étais prêt à écrire une élégie sur les deux amours. Le mardi matin, dernier jour complet, j'étais un client plutôt somnolent. Je sortis acheter un nouveau collier dont j'avais grand besoin et retournai me reposer dans l'appartement désert pendant que Loveman et Mme Greene vaquaient à leurs occupations métropolitaines respectives. J'avais prévu de rencontrer Loveman au Pub Libe à midi, mais voilà ! Je me suis endormi et j'ai eu près d'une heure de retard ! Nous sommes retournés chez les Long's

pour le dîner, et nous avons trouvé un programme diététique tout à fait différent, aussi élaboré que le premier. Ils font ce genre de choses tout le temps — nous le ferions tous, sans aucun doute, si nous avions la pâte ! Je me souviens d'en avoir vu des traces dans mon propre foyer, dans mon extrême jeunesse, avant que la froideur de la pénurie n'ait fait son œuvre la plus répressive. Après cette épreuve, nous sommes repartis vers le nord, vers le sanctuaire de la seule force vitale que l'Amérique ait encore apportée au courant général de la littérature mondiale. La journée, comme toutes les autres du voyage, fut délicieusement et anormalement chaude, ce qui soutint à merveille ma masse d'amoureux des tropiques. À Fordham, grâce à Pegana, nous trouvâmes le cottage de Poe ouvert, et nous entrâmes dans un petit monde de magie. Le pauvre Poe, créature de la pauvreté, conduit d'un pilier à l'autre dans des maisons louées et sans aucun mobilier stable et ancestral, a laissé très peu de choses pour embellir l'intérieur ; mais son propre bureau est là, ainsi que la chaise dans laquelle il a écrit *Annabel Lee*, et le lit sur lequel sa femme est morte. Le reste du mobilier a été choisi parmi les semi-antiques en stricte conformité avec les styles connus de l'époque et les différents récits contenus dans les lettres de Poe et de sa maison. On estime qu'il représente assez fidèlement le mobilier réel du cottage pendant que Poe l'occupait. Notre ami Burton Rascoe, anciennement du *Chitrib* et maintenant du *N.Y. Tribune*, a récemment fait une erreur en écrivant sur le cottage — il a parlé du « goût de Poe en matière de mobilier », comme si les objets étaient vraiment les siens. Il y a plusieurs bustes de Poe, quelques corbeaux empaillés maladroits et quelques bons portraits de Poe. L'atmosphère grandit et finit par nous saisir — elle est si terriblement vivante — que les années quarante sont évoquées dans leurs moindres détails. La pauvreté pitoyable est visible — quelque chose de sombre plane sur l'endroit. Il me semblait sentir des ailes de chauve-souris invisibles frôlaient ma joue lorsque je traversais un couloir nu et exigü.... la maison est si pathétiquement petite..... et des choses si hideuses y ont été écrites. Telle était la maison de l'homme à qui je dois probablement toutes les impulsions et méthodes artistiques authentiques que je possède. Mon maître, le grand original dont je cherche si faiblement à copier les pouvoirs titanesques, est Edgar Allan Poe. Edgar Allan Poe... C'était très dur de se séparer, mais il fallait le faire. Nous avons pris l'ascenseur pour nous rendre au Musée d'histoire naturelle, mais notre petit guide new-yorkais Belknap s'est trompé de train et nous a fait atterrir sur le côté est au lieu du côté ouest de Central Park ! Mince alors ! Ayant pris rendez-vous avec Mme Greene à la 57ème rue, nous n'avons pas eu le temps de traverser, mais nous nous sommes consolés en flânant lentement dans la ville à côté des délectables

rus in urbe. C'était le début du printemps, et quelques fleurs précoces étaient en train d'éclore. Les magnolias étaient blancs et il y avait d'autres arbustes à fleurs aussi délicats qu'une estampe japonaise. Une averse s'est levée et nous avons cherché l'abri du porche d'un magnifique manoir. Puis le ciel s'est éclairci à l'ouest, le soleil a brillé d'un éclat doré et un arc-en-ciel est apparu à l'est. (Loveman l'a cherché à l'OUEST — haw !) Nous avons rencontré Mme Greene devant son magasins de chapeaux et, après un adieu cérémonieux, le jeune Long a pris le chemin de l'*elevated* vers le nord. Dommage qu'il n'ait pu rester avec nous, mais il doit faire attention à son anatomie convalescente. Quand il ira mieux, Mortonius et lui seront de grands copains — Jim Ferd a une grande admiration paternelle pour ses qualités inhabituelles. En attendant, il se rapproche du United-Loveman, de Galba et de Theobald. Après l'adieu, la triade résiduelle s'est rendue à pied dans un Dago Cafe d'altitude semi-souterraine sur la 49 ème rue, où la somptueuse Mme Greene a fait ce qui semblait être un effort vigoureux pour racheter l'endroit. En fait, je suppose qu'il s'agissait de ce qu'ils appellent leur dîner habituel, à l'italienne, mais j'aimerais bien voir l'être humain qui pourrait tout manger ! Je me demande ce qu'ils font de l'inévitable résidu ? Il y avait du poulet, des spaghetti et d'autres choses encore, je ne sais pas si je m'en souviens. L'ordre des plats n'avait rien à voir avec les coutumes culinaires anglo-saxonnes, et Dieu sait que je n'ai pas essayé de m'attaquer à la moitié d'entre eux. Lorsque nous nous sommes séparés, c'était pour assister à une représentation, au théâtre de la 49ème rue, de ce méli-mélo moscovite assez connu de vaudeville astucieusement divertissant appelé « Chauve Souris » et dirigé par un gros malin comique aux longs discours et à l'anglais court nommé НИКИТА БАЛИЕВ (puisque la limite de votre niveau linguistique est le cunéiforme assyrien, je le traduirai par Nikita Balieff) Il s'agissait d'une sorte de doux désordre par endroits, mais sacrément bon. La vedette était une compagnie de ginks déguisés en soldats de bois avec une ingéniosité inimitable. Leur exercice musical était vraiment à couper le souffle — il a fait vibrer la salle. Croyez-moi, dans quelques années, les compagnies de hamsters essaieront de faire passer ce numéro dans toutes les villes de chars du petit circuit ! C'est un oiseau, et ce n'est pas une erreur ! Lorsque le spectacle a pris fin, il pleuvait à nouveau, mais la colère aqueuse du ciel n'a pas réussi à entamer le moral de l'irrépressible Mme Greene, qui a donc conduit les dociles invités dans un restaurant russe (qui mange à nouveau — ah !) situé dans la rue des Trente et quelques. Nous nous sommes contentés d'un gâteau et d'un café, et nous avons finalement emprunté le sentier du retour à Parkside. Après le départ de Mme Greene, Loveman et moi avons fini de faire nos valises et nous

nous sommes préparés à prendre un peu de repos avant notre embarquement simultané pour des points opposés le lendemain. Mercredi, nous nous sommes levés à l'heure et Mme Greene nous a accompagnés jusqu'à la Grand Central par le métro. C'est une belle gare, mais pas aussi artistique que la Pennsylvania Station, ni d'ailleurs que la gare de l'Union à Worcester, mais elle bat de loin tout ce qui se trouve à Boston ou à Providence. Mon train partait pour l'Est à huit heures trente-trois, celui de Loveman pour l'Ouest à huit heures quarante-cinq. Le mien était N.Y.N.H.&H. ; le sien était N.Y.C.&H.R. Mme Greene leur souhaita un adieu commun lorsque le moment arriva pour elle de repartir pour la 57ème rue et son travail ; et par la suite Loveman et moi discutâmes à la manière d'un Grec et d'un Romain à propos du topart dans l'amitié fraternelle. Puis l'heure du train approcha. J'ai pris une bonne place et j'ai dormi jusqu'à la maison, si bien que le prochain spectacle dont je me souvienne est le Capitole de Providence avec ses dômes de marbre, qui abrite un corps législatif tout aussi marbré. Loveman a eu un voyage éprouvant — compagnons de voyage bruyants, éveillés et ennuyeux en général. Son voyage a également duré deux fois plus longtemps que le mien. À une heure vingt, j'étais sur le sol de Providence, alors qu'il n'a atteint Cleveland qu'à minuit. Je dois dire que c'était un sacré voyage. Tant qu'il a duré, j'ai très bien tenu le coup, même si je n'ai pas beaucoup dormi. Par la suite, je n'ai fait que dormir — je ne m'en suis pas encore remis ! Loveman, Kleiner et moi-même avons accepté d'écrire quelques vers sur l'événement, et j'ai dit que je les utiliserais comme des joyaux dans un récit de voyage en prose de mon cru. Je ne voulais pas m'embêter, mais je savais que ces oiseaux ne tiendraient jamais leurs promesses, et j'ai donc fait la mienne avec l'assurance cynique que je n'aurais jamais à la tenir. Et c'est ce qui s'est passé — cette épître est le seul récit de voyage que j'ai réalisé, et il est très strictement destiné à un public d'une seule personne. Le petit Belknap a fait le seul écho littéraire de l'événement — il a écrit un poème en prose intitulé *At the Home of Poe*, qu'il a dédié à son vieux Grand'Pa Theobald. Des photos ont été prises par Long, Klei et Theobald. Je n'ai pas vu celles de Klei, mais je joins celles de Long et les miennes. Vous noterez l'horrible fait que le vieux Theobald est en train de grossir. Je suis passé d'un col de 15 % à un col de 15¼, et Dieu seul sait où je finirai. Je refuse absolument de monter sur une balance, de suivre un régime ou de faire de l'exercice. « *O, that this too, too solid flesh wouou'd melt, Thaw, and resolve itself into a dew!* » Si vous avez lu ce fichu texte jusqu'au bout, vous avez toute ma sympathie !



This training not only pays— it pays promptly!

On January 1, he was about to be discharged.

On April 1, he received

What happened to him in those 90 days?

The manager and secretary of one of the largest insurance companies tells this personal experience:

"A couple of years ago, we took in a young man who had never even had a job in his favor. Yet somehow he made very little progress, and so we decided to let him go.

"For some reason we postponed it a few weeks, and in that brief period something extraordinary happened. The man walked in. He began to come up with suggestions about his own department, and to show that he had an intelligent notion of what was going on in other departments. He contributed ideas that meant money to us."

"We took one thing—and one thing only—had happened to him. He had enrolled with the Alexander Hamilton Institute."

"Instead of letting him go, we advanced him to a position on the sales force. He is now a successful, well-married, and apparently a permanent fixture."

Send today for this Definite Plan

This is one of the most important facts about the Alexander Hamilton Institute—it's training begins to pay dividends at once. You do not have to wait for years and years to have success with the Course. In the very first month's reading there are ideas, suggestions, methods which will help you to do your present task. So practical are they that every executive in your organization will immediately want to use them.

You will understand this better when you read "A Definite Plan for Your Business Progress." It is an excellent book which proves that it pays to think and plan ahead, to invest in your future, and for family to spend one evening with it.

More progress in months than in years before

Because this training is so condensed, and so immediately applicable to every sort of business problem, many men make more progress in a few months than they did in association with the Institute than in more than a year before. Mr. J. H. Hulley, Jr., for example, who had been a boy of 16, and had held to a position of large responsibility probably ten years ahead of schedule. The success of Mr. Hulley, Jr., with the Alexander Hamilton Institute was an indispensable factor in this rapid progress. It is an investment which will pay 200% dividend in less than two years.

You can afford to waste anything except time!

Like every other man—have just this thing to sell. That is Time. If you sell Time for \$100 a week for \$10,000 when you could sell for \$5,000 or \$10,000, you are doing yourself and your family an terrible injury. For this year can never come back; it is gone. And if you let the Institute to equip you to sell Your Time as a business in the next year or twenty years from now, how remissed!

That the Institute can and does accomplish this is shown by the fact that of more than 150,000 men, Letters from many of them are quoted in "A Definite Plan for Your Business Progress". Without cost or obligation, send for your copy now.

What will she think of you ten years from now?



On your desk, or in it, is a photograph of your real employer—the woman for whom you work. She is your partner, but she is also your judge. She knows better than anyone else whether you have lived up to your real possibilities. What will be her verdict ten years from now?

IT WILL NOT be a matter of how much money you are making. That is only one measure of success. The important thing will be the look in your wife's eyes, and the feeling deep down inside yourself. These are the real judge and jury upon your career, and from their verdict there is no appeal.

To go along from year to year in a good safe job with average pay is about all that most men ask for themselves. A man finds it easy to excuse his mediocrity to his satisfaction. But that is not the test; that is not enough. At forty, at forty-five, at fifty, all the reasons and all the excuses that a man may give will not explain away the tragic truth that he has not fulfilled her hopes for him.

Are you going to disappoint the faith that some one has in you? You owe it to her to give one evening's serious thought to the Alexander Hamilton Institute. You know, in a general way of the Institute's work; how it has trained many thousands of men like you for bigger success, how it has proved its power time and time again in their business lives. But have you ever found out what part the Institute can play in your life?

The Institute will do just this for you: thru its Modern Business Course and Service it will give you a thorough understanding of all phases and departments of business; it will train you for increased responsibilities, prepare you for more important work, make you worth more money to your employer or to your own business.

Only a training which is authoritative and practical could have the endorsement of these men who constitute the Advisory Council of the Alexander Hamilton Institute:

Dr. Joseph French Johnson, Dean of the New York University School of Commerce; T. Coleman duPont, the well-known business

executive; Percy H. Johnston, President of the Chemical National Bank of New York; Dexter S. Kimball, Dean, College of Engineering, Cornell University; John Hays Hammond, the eminent consulting engineer; Frederick H. Hurdman, Certified Public Accountant and business advisor; Dr. Jeremiah W. Jenks, the statistician and economist.

Do you know how much progress a man of your age and position ought to make in six months, in a year, in eighteen months, in two years? Would you be interested in a chart which sets this down in black and white—so definitely that you can measure yourself by it and *forecast* your own future?

There is such a chart. It is not in the least theoretical; it is made up from the experience of more than 250,000 men who have tested the training of the Alexander Hamilton Institute in their own careers. We will send you, without obligation, a copy of this chart, and the booklet containing it, which is called "A Definite Plan for Your Business Progress."

No matter what your position or income, you ought to have this self-measuring rod. Not merely for your own sake; not even *principally* for your own sake. But for the sake of the woman, and the children, who look to you now with such complete confidence.

Keep that look of confidence thru the next ten years!

Alexander Hamilton Institute

Executive Training for Business Men

In Australia: 16 Castlereagh St., Sydney



In Canada: C. P. R. Building, Toronto



ALEXANDER
HAMILTON
INSTITUTE

242 Avenue Place
New York City

Send me or enclose the booklet, "A Definite Plan for Your Business Progress," which I may keep without obligation.

Signature _____
Business Address _____
Business Position _____

Please write plainly



The line safeguards life and property, and thus prevents disaster. This is the day of prevention. Today, danger is marked wherever it comes—on railroads and highways, on land and on sea. Civil officials, as well as medical and dental authorities, are designating Danger Lines that demand our constant respect and attention.

Sensitive teeth warn of Acid Decay at THE DANGER LINE

SENSITIVE teeth are a warning. Be careful. Use every means to prevent decay and infection. Look at this with care. The Danger Line.

It is at The Danger Line, in the tiny V-shaped crevices where gums meet teeth, that food particles lodge and ferment. Acid is formed and sooner or later destroys the tooth structure. Decay gradually begins. The gums frequently become irritated and sore. Conditions favorable to Pyorrhea may develop. Inflammation, tooth extraction, heart and kidney trouble, often results from the infection due to Acid Decay. Even very weak acid conditions at The Danger Line will cause trouble if neglected.

Your dentist will tell you that Milk of Magnesia is a safe, scientific means of con-

tracting acids which attack the teeth and irritate the gums. Squibb's Milk of Magnesia made with Squibb's Milk of Magnesia.

Use it regularly . . . morning and night . . . and you can prevent Acid Decay, allay sensitiveness and cure the disease of Pyorrhea. You can strengthen tender gums and promote a hygienic condition of the entire mouth. You can keep your teeth clean—safely. *No dental cream can do more.*

Use it regularly . . . morning and night . . . and you can prevent Acid Decay, allay sensitiveness and cure the disease of Pyorrhea. You can strengthen tender gums and promote a hygienic condition of the entire mouth. You can keep your teeth clean—safely. *No dental cream can do more.*



Cross-section of a tooth at The Danger Line

SQUIBB'S DENTAL CREAM Made with Squibb's Milk of Magnesia



E. R. SQUIBB & SONS
Chemists to the Medical and Dental Professions since 1858

Squibb's Milk of Magnesia

The Standard of Quality

Recommended by physicians everywhere, may be purchased in large quantities at the lowest cost per unit. If you have not used Squibb's Milk of Magnesia, we urge you to try it. You will appreciate its superiority—its entire freedom from earthy, alkaline taste.

© 1925, E. R. Squibb & Sons

